

Ce soir à l'Olympia

La France pop tombée pour Dahô

Du circuit rennais aux nuits parisiennes, du rêve d'adolescent à l'adolescence rêvée, des plages bretonnes aux studios londoniens, en trois albums et quelques tubes (*le Grand Sommeil*, *Week-end à Rome*, *Tombé pour la France*, *Epaule Tattoo*), la marche du camarade Dahô n'a pas été longue. Aujourd'hui, chansons faciles et sentiments futiles, traces de rock et tics d'époque, petit Etienne offre aux jeunes gens modernes une manière unique de conjuguer chanteur et charme. Pris par le virus de la scène, il sillonne le pays de Paris (huit Olympia !) à Rennes, remue les foules, mais a su rester timide.

□ (Reims, 13 octobre.) Pour la première fois de son histoire, on a dépouillé la maison de la culture André-Malraux de ses fauteuils. C'est que la tournée d'Etienne Dahô commence ici et que, sans cette opération, l'endroit serait trop petit. Première et dernière fois, d'ailleurs, puisque ledit bâtiment doit être incessamment cédé à une société privée, grâce aux bons soins de monsieur de Villiers.

En attendant, huit musiciens ont investi la scène pour l'ultime répétition avant d'entamer le marathon (voir les dates). Au milieu d'eux, apparaît une silhouette juvénile en blouson de daim et jeans, et ça pourrait très bien être un étudiant du coin tombé là par erreur. Mais c'est Etienne Dahô, petit timide mais grand timonier.

A ses côtés et derrière ses synthés, bouclé blond, filiforme, le mentor musical Arnold Turboust, à présent courtoisé par les radios et télévisions du fait des faveurs glanées par son *Adélaïde*. Le groupe met doucement en place *Sweeter than you*, la belle ballade de Ricky Nelson reprise sur le dernier maxi, et Bruce, le nouveau choriste black au gabarit de basketteur, doit contenir ses puissantes harmonies pour ménager la voix frêle et voilée, qui ne se force pas.

Sur les tempos plus appuyés, funky, la petite bande usine. « *J'aime les gros sons de batterie* », avoue Etienne, maintenant descendu de l'estrade, mains dans les poches, l'air de dire : « *C'est à moi tout ça.* » Un peu de recul encore et il commente le décor, les bonshommes stylisés noir et or déjà utilisés comme motifs sur la pochette du dernier disque, un immense paravent composé de trente-deux panneaux carrés décorés « pop-psyché » (figures

géométriques, volutes bariolées), et derrière, une perspective en trompe-l'œil avec dalage à damiers et colonnes évoquant Chirico ou Delvaux : « *Ça, c'est pour Satori* », complète-t-il. « *Mais il faut le voir avec les éclairages, c'est magique...* » Les pieds sur le plancher, mais toujours l'euphorie, celle qui fait dire « *c'est fun* », « *c'est fab* », enfantine.

No plus se passer de la scène

« *Il y a deux ans, je n'aurais jamais pensé pouvoir être aussi excité à l'idée de partir en tournée. La scène, ça me faisait une trouille pas possible. Maintenant, je ne pourrais plus m'en passer.* » Le goût de cabrioler, ajouté à l'impératif de se montrer.

Le succès est tombé sur la tête de Dahô comme un gros bol de soupe. Le bol, ça aide, mais pas seulement ; l'heureuse conjonction, c'est d'avoir campé le nouveau prince charmant (si proche, différent) au moment où le poste était vacant. Et la soupe, ça fait grandir. Mais pas tous les jours, n'importe comment.

Etienne, chouchou multi-prise, invite le rocker-cuir à côtoyer la midinette, le rocke comète new-wave à mordre la queue du rétro-sixties. Parfois, on a l'impression qu'il pourrait se laisser aller, le bizness, la pression, les nuits folles, les mauvaises fréquentations, tous les avatars de la machine... mais non, il s'en tire, il contrôle, à peu près, ou bien passe au travers.

« *Bientôt, tu en viens à ne plus avoir que trois heures pour dormir... Depuis l'année dernière, tout s'est accéléré, tu te retrouves avec des tas de télévisions (dès demain, bref retour à Paris pour faire Sabatier), des photos, de la promo, du studio...* »



Le succès est tombé sur la tête de Dahô comme un gros bol de soupe. Le bol, ça aide, et la soupe, ça fait grandir... (Photo P. René-Worms)

J'ai joué dans deux films (*Désordre*, d'Olivier Assayas et *Jeux d'artifice*, de Virginie Thévenet, où on l'espère plus à l'aise)... Finalement, aller enregistrer Pop Satori à Londres, c'était presque une façon de souffler. »

Sauf que là-bas, les gens du groupe Torch Song, embauchés comme producteurs, lui ont claqué dans les doigts, et c'est ainsi que nos amis Etienne, Arnold et compagnie ont dû tout arranger eux-mêmes, d'où un résultat entre deux eaux, avec un petit côté « gourmandise d'enfant gâté ».

Des références de teenager

« *Je préfère quand même Satori au précédent, c'est plus solide, plus plein, plus cohérent.* » Plus urbain, sans doute,

gardé pour le répertoire de la tournée que la chanson-titre, *Mythomane*.

A présent que l'on peut raisonnablement se demander si la balle du mythe n'est pas dans l'autre camp (exemple : « *J'étais en Corse pour quelques jours cet été chez Dutronc et Hardy, j'ai voulu faire un tour en ville, à peine on avait mis deux roues dans Calvi que c'était la folie* »), un coup d'œil plus appuyé au jeune homme en blouson de daim et

Invitée d'honneur à l'Olympia, Elli Medeiros,
ex-égérie des années punk

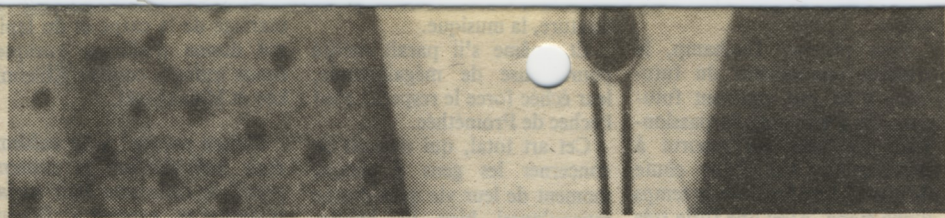
Il a élu Elli

derrière maxi, et Bruce, le nouveau choriste black au gabarit de basketteur, doit contenir ses puissantes harmonies pour ménager la voix frêle et voilée, qui ne se force pas.

Sur les tempos plus appuyés, funky, la petite bande usine. « J'aime les gros sons de batterie », avoue Etienne, maintenant descendu de l'estrade, mains dans les poches, l'air de dire : « C'est à moi tout ça. » Un peu de recul encore et il commente le décor, les bonshommes stylisés noir et or déjà utilisés comme motifs sur la pochette du dernier disque, un immense paravent composé de trente-deux panneaux carrés décorés « pop-psyché » (figures

Etienne, chouchou multi-prise, invite le rocker-cuir à côtoyer la midinette, le rock comète new-wave à mordre la queue du rétro-sixties. Parfois, on a l'impression qu'il pourrait se laisser aller, le business, la pression, les nuits folles, les mauvaises fréquentations, tous les avatars de la machine... mais non, il s'en tire, il contrôle, à peu près, ou bien passe au travers.

« Bientôt, tu en viens à ne plus avoir que trois heures pour dormir... Depuis l'année dernière, tout s'est accéléré, tu te retrouves avec des tas de télé (dès demain, bref retour à Paris pour faire Sabatier), des photos, de la promo, du studio...



Le succès est tombé sur la tête de Daho comme un gros bol de soupe. Le bol, ça aide, et la soupe, ça fait grandir... (Photo P. René-Worms)

J'ai joué dans deux films (Dé-sordre, d'Olivier Assayas et Jeux d'artifice, de Virginie Thévenet, où on l'espère plus à l'aise)... Finalement, aller enregistrer Pop Satori à Londres, c'était presque une façon de souffler. »

Sauf que là-bas, les gens du groupe Torch Song, embauchés comme producteurs, lui ont claqué dans les doigts, et c'est ainsi que nos amis Etienne, Arnold et compagnie ont dû tout arranger eux-mêmes, d'où un résultat entre deux eaux, avec un petit côté « gourmandise d'enfant gâté ».

Des références de teenager

« Je préfère quand même Satori au précédent, c'est plus solide, plus plein, plus cohérent. » Plus urbain, sans doute, le produit d'une mue, avec autour les panneaux « attention, cliché » (les références de teenager : Kerouac, Miller, Warhol, le clip James Bond... rouerie et naïveté) et « voie sans issue » (la tentation du « gros son »).

Mais le cocktail qui déclencha l'épidémie Daho, après la *Notte, la notte...*, nullement prémédité, c'était cet équilibre subtil, à la fois précaire et confortable, confondant dans un même éther ouaté, dans le même portrait tremblé, le Rastignac aux yeux doux débarqué de sa province bretonne et le sorteur parisien bon teint, le yé-yé embué et le pop pas trop techno, Sables d'Or et les Bains, le baladin badin et le jongleur de mots.

Du tout premier album, celui des velléités affirmées et des touchantes maladroites, il n'a

gardé pour le répertoire de la tournée que la chanson-titre, *Mythomane*.

A présent que l'on peut raisonnablement se demander si la balle du mythe n'est pas dans l'autre camp (exemple : « J'étais en Corse pour quelques jours cet été chez Dutronc et Hardy, j'ai voulu faire un tour en ville, à peine on avait mis deux roues dans Calvi que c'était la folie »), un coup d'œil plus appuyé au jeune homme en blouson de daim et jeans en dit plus long que les chiffres du hit : que l'on songe une seconde à cette génération-coton frappée par la première chute de natalité, tous ces garçons et ces filles de moins de son âge qu'on a privés d'un frère, un qui fait des clins d'œil complices et murmure, et rassure. Celui-là, en plus, il chante. On ne peut pas le loucher.

FRANÇOIS GORIN

Les dates de la tournée : du 21 au 29 octobre à l'Olympia de Paris (avec Elli Medeiros en première partie ; tout est complet). Ensuite, du 5 au 30 novembre : Clermont-Ferrand, Genève, Lyon, Annecy, Aix-en-Provence, Nice, Montpellier, Castres, Pau, Toulouse, Bordeaux, Guéret, Bourges, Saint-Etienne, Voiron, Belfort, Strasbourg, Lille, Laon, Bruxelles, Orléans. Enfin, du 2 au 9 décembre : Rouen, Blois, Angers, Nantes, Saint-Brieuc et... Rennes.

Invitée d'honneur à l'Olympia, Elli Medeiros, ex-égérie des années punk

Il a élu Elli

Cela se passe il y a sept ans. Etienne D. est un jeune étudiant qui hante la faune rennaise branchée. S'enhardit même jusqu'à organiser un concert, avec les gloires locales de Marquis de Sade, et en vedette les Stinky Toys, qui sont à l'époque quelque chose comme le nec plus ultra du chic punk parisien.

La chanteuse, une jolie blonde d'origine uruguayenne, s'appelle Elli Medeiros, et elle fascine Etienne. Aujourd'hui, Elli a quitté Jacno (dont elle a gardé une petite fille, Calypso), on l'entend partout à la radio avec un tube tout en déhanchements, *Toi, mon toit...* et le même Daho l'emmène par la main ouvrir ses huit Olympia.

« En fin de compte, dit-elle, c'est la même chose,

comme pour le concert des Toys, c'est encore lui qui m'invite. Je me souviens de sa timidité, il avait acheté des raisins secs qu'il avait déposés dans ma loge. J'étais très timide également, mais ça a tout de suite accroché entre nous. On est tous les deux Capricorne... Ensuite, on s'est écrit, et même si on ne se voyait pas souvent, on ne se perdait jamais de vue. »

Ces premières parties, c'est son idée à lui, il s'est battu pour l'imposer (alors qu'il enregistre chez Virgin, et elle chez Barclay), comme il a obstinément refusé de passer dans une salle plus grande (le promoteur s'en arrache encore les cheveux).

Elli est ravie : « La scène, c'est ce que je préfère. Cet été, j'ai fait des petits

concerts discrets dans des bars, j'avais l'impression que ma nouvelle musique correspondait à de petits endroits calmes... mais ça ne remplace pas l'énergie qu'on peut dégager avec six musiciens. Là, je crois qu'on va vraiment s'amuser... comme toujours avec Etienne. »

Quand parfois elle sort le soir, c'est lui qui l'entraîne, pour quelques « soirs de délire », mais elle fuit désormais les excès du passé, qui n'ont guère laissé de traces sur un envoûtant visage lisse. Après l'Olympia, Elli sortira l'album qu'elle a peaufiné avec son compagnon et ténébreux guitariste Ramuntcho Matta, et dont la fraîcheur sera tropicale. La belle vie, quoi.

F. G.